

PREMIERE

ouvertures



LE TÊTE-À-TÊTE

À la bonne heure

Dao, le nouveau long métrage du cinéaste franco-sénégalais **Alain Gomis**, prend le parti de la très longue durée pour explorer des territoires et réactiver une mémoire. Depuis Dakar, le cinéaste s'en explique. En prenant tout son temps, évidemment.

PAR THOMAS BAUREZ

Un peu d'arithmétique pour commencer. *Pacifiction - Tourment sur les îles* d'Albert Serra : 2 h 45, *Magellan* de Lav Diaz : 2 h 43, *Le Rire et le Couteau* de Pedro Pinho : 3 h 31 (voire 5 h 30 dans sa version intégrale), aujourd'hui *Dao* d'Alain Gomis : 3 h 05. Il n'y a pas que les fresques en costumes avec Jean Dujardin ou les blockbusters US qui étalent leur durée. Le cinéma dit arty se contrefout lui aussi des formats. Il y a belle lurette que les Rivette (*Out 1 : Noli me tangere* : 12 h 53, record à battre !), Akerman, Warhol, Wiseman, Bing, Tarr et consorts jouent les prolongations pour les beaux yeux d'une cinéphilie avertie et d'une

industrie qui ne compte pas forcément sur eux pour renflouer les caisses.

Chez Serra, Diaz, Pinho et Gomis, la durée exprime plus ou moins implicitement un même questionnement culturel et politique avec le (post)colonialisme comme boussole. Une interrogation se traduisant par les louvoiements apparents d'une mise en scène qui cherche à explorer toutes les potentialités d'une séquence. Jusqu'à la transe parfois. Avec *Dao*, Alain Gomis ausculte une double appartenance, celle de Français d'origine sénégalaise ou guinéenne confrontés le temps de deux cérémonies (un mariage en France, une célébration mortuaire en Guinée-Bissau) à leur propre identité. Gomis choisit de commencer son film par des images du casting où ses (futurs) interprètes expérimentent le rôle qu'ils auront à jouer – mais construit à partir de leur propre personnalité. On va suivre Gloria qui marie sa fille Nour pas très loin de Paris, alors que resurgissent les images d'un village africain célébrant la mémoire de son père décédé. Tout cela vaut bien qu'on s'y attarde plus de trois heures.

Éprouver le réel

La durée « monstre » de toutes les œuvres précitées n'a pas pour fonction d'écraser le spectateur sous le poids d'une quelconque arrogance formelle, mais au contraire de le mettre au diapason de la pensée (plus ou moins diffuse) du film. « *Le cinéma comme tous les arts manipule le réel, mais on peut tout de même essayer de s'approcher d'une vérité. Mon combat, c'est justement d'éprouver ce réel. Voilà pourquoi mes plans durent si longtemps* », nous avait ainsi confié Lav Diaz, grand habitué des films-fleuves. « *Avec Dao, je m'efface en tant que cinéaste, réduis ma propre parole*, poursuit de son côté le Franco-Sénégalais Alain Gomis. *Je laisse de plus en plus de place aux personnages, à leur diversité, leurs voix... Avant, je restais à l'écoute. Il m'a donc fallu désapprendre ce qu'on nous enseigne dans les écoles de cinéma, à savoir être celui qui a réponse à tout. Le plateau doit fonctionner autrement, ne plus imposer le silence avant une prise, par exemple, mais essayer de capter ce qui se joue avant, pendant et après, même si cela implique une certaine imperfection technique.* » Un dispositif que l'Espagnol Albert Serra revendique depuis plusieurs années au nom d'une « dramaturgie qui n'ordonne pas les choses comme c'est généralement le cas ».

Dans son précédent film, le documentaire *Rewind & Play* (1 h 05 !), Gomis avait exhumé les rushes inédits d'une émission de la télé française de la fin des

années 60 qui accueillait le pianiste Thelonious Monk. Ce nouveau montage tendait à démontrer la façon dont le journaliste de l'époque essayait de réduire le jazzman afro-américain à une caricature. Gomis mettait à jour les coulisses du programme, les prises non retenues, une parole confisquée... Dès lors que les coutures d'un récit engoncé dans ses certitudes sautent, c'est une autre histoire qui voit le jour. C'est cet « au-delà » du réel que Gomis, Pinho, Diaz ou Serra explorent chacun à leur manière. Gomis toujours : « *Si je montre le casting, c'est par souci de transparence vis-à-vis des spectateurs et surtout de mes interprètes. Je leur pose des questions simples : "Qu'avez-vous envie d'interpréter ?", "Qu'est-ce que vous ne voulez pas jouer ?" Une façon d'interroger le rapport aux stéréotypes à travers des images dont nous restons prisonniers.* »

Dépassement et abandon

Gomis a d'abord fait des films pour regarder des visages que l'industrie française

ne voulait pas voir. Les acteurs issus de l'immigration cantonnés à des figures trop imposées pouvaient enfin revendiquer autre chose (c'est lui qui a révélé Samir Guesmi). « *Faire des films, c'est une manière de vivre, d'explorer. Les situations de crise – exclusion, perte, urgence – sont des moments où chacun se confronte à soi-même. Elles ouvrent des possibilités de transformation, de dépassement, mais aussi d'abandon.* » Son cinéma s'est peu à peu déplacé vers le continent africain : le Sénégal pour *Aujourd'hui*, la République démocratique du Congo pour *Félicité*. Conscient que l'appréhension d'un film tient aussi au lieu où il est fabriqué, il a quasi intégralement monté *Dao* à Dakar, afin de ne pas trop déplacer le regard vers l'Europe.

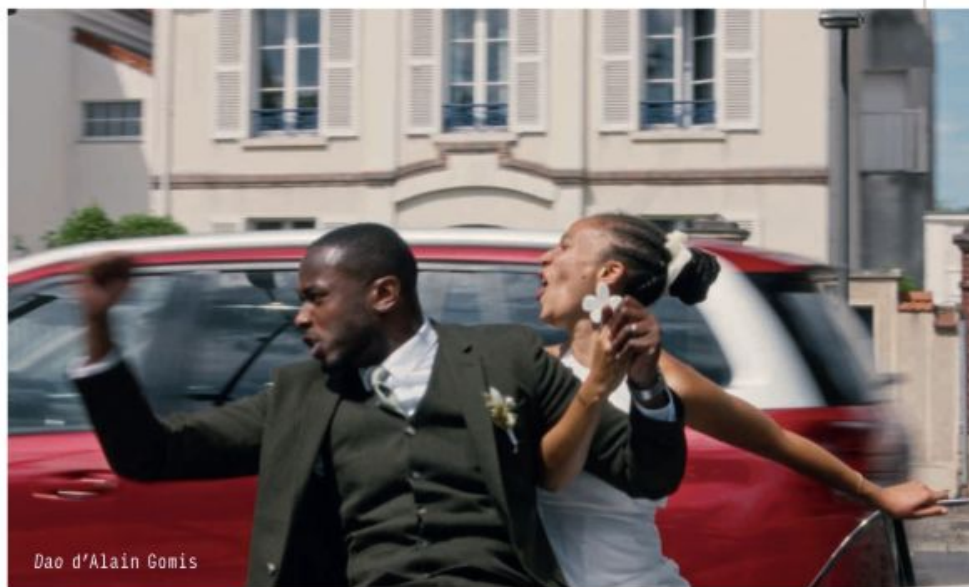
Les membres du Centre Yennenga, l'« école » qu'il a co-créée à Dakar, ont ainsi servi de bêta-testeurs. L'action de *Dao*, on l'a dit, navigue entre deux cérémonies, soit deux espaces de représentation. Les deux caméras avec lesquelles Alain Gomis a saisi ces instants, fabriqués mais capturés dans une forme de cinéma-vérité, réactivent la croyance du film comme matière vivante. Capable de s'inventer à mesure qu'il s'offre à nous. ●

“IL M'A FALLU DÉSAAPPRENDRE CE QU'ON NOUS ENSEIGNE DANS LES ÉCOLES DE CINÉMA, À SAVOIR ÊTRE CELUI QUI A RÉPONSE À TOUT.”

ALAIN GOMIS

DAO

DE ALAIN GOMIS AVEC KATY CORREA,
D'JOHÉ KOUADIO, SAMIR GUESMI...
SORTIE 29 AVRIL (► CRITIQUE P. 39)



Dao d'Alain Gomis

Dao

Alain Gomis signe un film-fleuve autour de deux cérémonies entre la France et la Guinée-Bissau, où la magie de sa mise en scène restitue une vérité nue et offre un magnifique portrait de femme. Très fort.

★★★★☆ **SORTIE 29 AVRIL** DE ALAIN GOMIS AVEC KATY CORREA, D'JOHÉ KOUADIO, SANIR GUESMI... (FRANCE, 3H05)

Avec son nouveau film, le Franco-Sénégalais Alain Gomis (*Félicité*) cherche à renverser les codes généralement admis du récit cinématographique par une absence de surplomb narratif, une mise en scène à l'affût, des espaces mouvants et un encombrement des personnages à l'intérieur du cadre. La fiction, ainsi dépouillée de ses trop beaux atours, entend se réinventer. Cela passe par un accord tacite avec ses futurs interprètes, que l'on découvre en ouverture lors des séances de casting. Cet échange-confession met à jour ce pacte non faustien où le « je » ne sera pas forcément un autre. Le film prend ensuite deux directions : la banlieue parisienne où se déroule le mariage de Nour, la fille de Gloria, et un village de Guinée-Bissau où Gloria assiste à la cérémonie mortuaire en hommage à son père. Les deux célébrations se succèdent jusqu'à s'interpénétrer dans un élan de vie partagée. Gloria interroge son rapport à sa culture, son identité, son histoire plus ou moins récente (l'ex refait surface), sa volonté de transmettre...

Sans rien théoriser, Gomis se sert des espaces de ces deux événements de représentation pour interroger son rôle de cinéaste. Où est-on exactement ? À cet endroit qu'Antonioni appelait « *le documentaire du tournage* », celui de la fiction en train de se (dé)construire, dans cet instant où le simulacre fait partie de la vérité. Les retours réguliers aux séances de casting sont autant de commentaires sur ce qui se joue ici et ailleurs. « Croire » est le verbe moteur du film. Croire en l'autre, croire aux rites, croire à ce qui s'imprime sur l'écran. La réponse est tout entière sur les corps et les visages. Le dao, lit-on en préambule, est un « *mouvement perpétuel et circulaire, qui coule en toute chose et unit le monde* ». C'est, on s'en doute, le programme même du film. ● TB

